



a
que
aux h
j'aime, de
couleurs de l'un et la complexit
deux autres, et j'aurais vendu, i
y a deux mois, mon âme pour m

LYDIE SALVAYRE

LA CONFÉRENCE DE CINGTEGABELLE

Lecture par
DENIS WETTERWALD



Vendredi 26 novembre 1999 18h30
Médiathèque Municipale Romorantin-Lantheny

LYDIE SALVAYRE



BIO

Née d'un **père andalou** et d'une **mère catalane** venus en France en février 1939.

Enfance à Auferive, village près de **Toulouse**.

Pensionnaire jusqu'au baccalauréat au lycée Raymond Noves de Toulouse.

S'inscrit à la Faculté des Lettres de Toulouse et obtient une **Licence de Lettres modernes**.

Puis, décide de suivre les cours de la Faculté de Médecine de Toulouse.

Obtient son **diplôme de médecin**. Prépare sa psychiatrie à Marseille.

Travaille pendant plusieurs années comme **Psychiatre** Résident dans la clinique psychiatrique de Bouc Bel-Air, près de Marseille.

En 1983, s'installe à Paris où elle travaille comme

Pédo-psychiatre dans des centres médicaux psycho-pédagogiques de **banlieue**.

BIBLIO

1990

La Déclaration

Julliard

Verticales, 1997

Prix Hermès du premier roman

Points Seuil n° 598

1991

La Vie commune

Julliard

Verticales, 1999

1993

La Médaille

Le Seuil

1995

La Puissance des mouches

Points Seuil n° 316, 1997

1997

La Compagnie des spectres

Prix Novembre

Élu meilleur livre de l'année par les rédactions de Lire et RTL

Le Seuil & Points n° 567, 1998

Quelques conseils aux élèves huissiers

Verticales

Famille

Dix / Les Inrockuptibles (pp.141-149)

1999

La Conférence de Cintegabelle

Le Seuil / Verticales

APRÈS LA COMPAGNIE DES
SPECTRES, LYDIE SALVAYRE PUBLIE
AVEC LA CONFÉRENCE DE
CINTEGABELLE UN TEXTE AUSSI
COURT QU'INDISPENSABLE ET CISELÉ,
À MI-CHEMIN ENTRE LE TRAITÉ DE
MORALE CLASSIQUE ET LA FICTION

DÉCAPANTE

«Le sexe des femmes communique avec leurs oreilles» apprend-on mais on s'en doutait déjà, dans les premières pages de *La Conférence de Cintegabelle* (...) Cintegabelle, donc, est le nom d'un village du Sud-ouest français, celui de Lionel Jospin mais c'est un hasard, et *La Conférence de* est le dernier livre de Lydie Salvayre.

«Le sexe des femmes, donc, communique avec leurs oreilles.» Il y a toutefois semble-t-il une exception, en la personne de l'épouse du narrateur conférencier, Lucienne dite Lulu, fraîche décédée à

l'ouverture du livre, mais dont la présence n'en hante pas moins chacune des pages. Lucienne est grosse, aussi grosse que le narrateur est fluet, Lucienne est morte étouffée dans la graisse, «échouée, telle une baleine, sur le lit, ventre en l'air, dégageant des odeurs marines desquelles je me grisais jusqu'à me rendre saoul» nous dit le narrateur, lequel, les nuits du temps qu'elle était vivante, avait pour habitude de se blottir «dans» sa pachydermique épouse, où il semblait pouvoir reposer, «paisible entre ses plis, noyé dans ses moiteurs, consolé, béat, tout petit», et «cerné de toutes parts par ses chairs (...) qui sentaient fort la pisse.»

Lucienne rit grassement de plaisanteries graveleuses, parle fort, va droit au fait et, donc, contrairement à l'adage qui précède, n'entend pas grand-chose. Rien, du moins, des envolées abstraites de son mari. «De quoi qu'est-ce ?» finit-elle invariablement par hurler au bout d'un temps incertain passé à s'abîmer devant l'écran de télévision, dès que le narrateur fait mine de vouloir converser. Non qu'il s'en formalise. Sa femme fait-elle autre chose, en fait, que «de considérer une pensée sous toutes ses facettes pour la réduire, ensuite, à son noyau dur ? «De quoi qu'est-ce ?» Sorte de concentré du questionnement socratique. Premier canon de la Critique selon Emmanuel Kant. «De quoi qu'est-ce ?» Réduction à une notion claire et facilement mémorisable devant la débâcle du sens. «De quoi qu'est-ce ?» hurlé à mes réticentes oreilles pour qu'«enfin je m'en pénétresse.» Des oreilles, encore des

oreilles, et quoi de plus normal, puisque tout le livre est consacré à l'art de la conversation ?

Ces deux-là sont manifestement faits pour aller ensemble. A la monstruosité de Lulu répond le grotesque du narrateur, houppe sur le crâne, poils dans le nez, touffes aux oreilles, et une veste que, ne fût-elle jamais décrite, l'on suppose célinienne, c'est-à-dire pauvre et vaguement élimée, avec des odeurs antimites et des mites tout de même - et qu'à la surdité chronique et monologuaise de sa chère moitié (qui fait plus du double), le narrateur répond par un éloge argumenté, aphoristique et moraliste, de la conversation, qui fait toute la mince épaisseur du livre.

Car la conversation, «cet art où nous excellâmes, est aujourd'hui en perte de vue. (...) La médiocrité, mesdames messieurs, s'internationalise. La crainte de déplaire l'emporte de plus en plus sur le goût de parler. La générosité est déconsidérée quand elle n'est pas proscrite. On la tient pour faiblesse d'esprit. Les discours sont les mêmes d'un bout à l'autre de la planète. Leur indigence est de mise. Et leur fadeur à vomir (...)» L'exposition du «plan de sauvetage» de la conversation (et donc de la civilisation : «je suis un génie» révèle le narrateur à la moitié du livre) va permettre à Lydie Salvayre de concentrer, digression après digression, une vision du monde, transformant son récit en véritable traité de morale, au style comme de coutume acéré jusqu'à la perfection : une esthétique pour temps de guerre.

La part non fictionnelle du texte est presque entièrement composée d'aphorismes, certains développés, d'autres non. Parmi les premiers : «Ne

claironnez pas que vous êtes un rebelle. Avancez vos idées les plus audacieuses comme si elles ne tiraient pas à conséquence.» «Épargnez-vous l'emphase. Elle est le propre des esprits creux.» «Si l'on vous importune, point de vacarme, point de ruades et point de postillons. Restez de glace.» Enfin, et surtout : «Sachez mettre un bémol à votre indignation. Elle n'est souvent que l'amer poison de votre conscience intranquille.»

Et parmi les développements acides, retenons cette rencontre entre un intellectuel de gauche et un pauvre, quand le premier, «animé d'idéaux fort modernes, ne va pas tomber dans le panneau de la charité qui n'est rien, a-t-il lu, qu'une mauvaise conscience renversée», moyennant quoi, plutôt que de l'argent, notre intellectuel «va offrir à ce pauvre, devinez quoi, un tract. Voici l'irréductible malentendu qui commence et ses catastrophiques conséquences. Le pauvre, on le comprend, n'est pas content. (...) D'où cet axiome fielleux prononcé par des âmes malignes : «les pauvres n'ont aucune moralité.» Corrigé par cet autre beaucoup plus enthousiasmant : «les bourgeois autrefois avaient leurs pauvres. Ce sont désormais les intellectuels qui ont les leurs. Cela s'appelle, paraît-il, le progrès.»

D'une idée de départ assez simple où le lieu commun risquait à tout instant d'affleurer (...) Lydie Salvayre, en attribuant le propos sentencieux à son conférencier, a construit un texte improbable, étrange, où la finesse d'un Baltasar Gracian serait dynamitée par Goya, le traité de morale comme détourné par sa mise en fiction, le narrateur, anonyme porte-voix, tour à tour sincère, cocasse,

violent, sarcastique, fournissant de par sa seule présence le contrepoint caricatural de ce qu'il essaie de démontrer.

C'est l'un des signes distinctifs de l'écriture de Salvayre - et son élégance - que de toujours télescoper les préoccupations les plus exigeantes avec les considérations les plus prosaïques, et le texte regorge ainsi de ruptures de ton aux effets ravageurs. (...)

Par le recours au grotesque, à l'ironie et à l'autosubversion, le narrateur, de porte-parole pesant qu'il pourrait être (n'avons-nous pas tendance à tomber d'accord avec lui ?), devient plutôt porte-voix, c'est-à-dire porte-doute, voix ricanante, qui n'en tombe pas moins fort justement dans l'oreille de qui, si l'on ose écrire, a un sexe pour entendre : anti-idéologique au possible. Car c'est le doute qui fait la conversation « *acide, adorable, africaine, bizarre, buissonnière, caressante comme une femme, puis chuchotée, combative, comique, contradictoire, crâne (...), divagante, effrontée, excentrique, émeutière, érotique, égarée, explosive (...), vibrante, walletienne (!), et zingue* » (...). C'est le doute, aussi, qui fait le style comme il défait les idéologies, car le doute est esprit de mesure (...): « *Cet esprit de mesure n'exclut en rien, dois-je le préciser ?, ni la vivacité, ni le tranchant, ni le feu, ni la foudre, ni la folie, ni la fureur, ni le vertige. Il est cet écartèlement en moi qui m'amène à ne choisir le respect que pour regretter l'irrespect. L'esprit de mesure est cet étroit méandre entre deux abîmes où la raison côtoie la folie, où l'ascèse corrige l'excès,*

où l'ironie déride la tristesse, où la mesure constamment tient les rênes à la démesure. »

MARC WEITZMANN
Les Inrockuptibles
n°189 16/3/99

Lydie Salvayre et Laurence Legoupil, libraire

UN CONFÉRENCIER - DONT ON APPREND RAPIDEMENT QU'IL EST VEUF D'UNE LUCIENNE, TENTE DE CONVAINCRE LE PUBLIC DE LA PETITE VILLE DE CINGEGABELLE DU BIEN-FONDÉ DE L'ART, MORIBOND, DE LA CONVERSATION. LANCÉ DANS UN MONOLOGUE EFFRÉNÉ PAR LEQUEL IL FAIT MONTRE D'UN ART CONSOMMÉ DE LA DIGRESSION, IL ENTRAÎNE AUDITOIRE ET LECTEURS DANS LES MÉANDRES DE SA VIE CONJUGALE ET SES TENTATIVES POUR INTÉGRER LES MILIEUX LITTÉRAIRES PARISIENS, MÊLE AXIOMES ET PROPHÉTIES, DANS UN DOUBLE TRAVAIL DE DEUIL DE L'ÉPOUSE ET DE LA

CONVERSATION

LAURENCE LEGOUPIL Vous confiez la mission de faire un éloge de la conversation à un champion du monologue oui, sans arrêt, bascule de l'érudition vers le trivial absolu. N'est-ce pas une façon de montrer d'emblée que l'enjeu du livre n'est pas là où il prétend être ?

LYDIE SALVAYRE Vous touchez un point essentiel dont je n'ai pris conscience que très récemment, après la publication du livre. J'ai opéré, à mon insu, un déplacement extraordinaire de ma passion pour la littérature sur la conversation. Tout ce que je dis de la conversation, en fait, je le pense de la littérature. La menace qui pèse sur elle, son incongruité aujourd'hui, le fait qu'elle n'est pas une marchandise et que, dans une société consumériste, utilitaire, affairée, la littérature soit une chose qui finisse par gêner. Mais je ne voulais pas, je ne pouvais pas prendre de posture visionnaire sur la littérature. J'ai horreur des prophéties.

Je réfléchis sur le déplacement à d'autres niveaux, ainsi dans le langage : les différentes langues de notre société sont étanches les unes par rapport aux autres, comme le disait Barthes, chacun parle la langue du même, la langue pratiquée dans son petit canton. On ne mélange pas les registres. Or la littérature peut se permettre ces mélanges, et c'est génial. Si quelqu'un, dans un discours psychanalytique, prononce le terme « *sadique-anah* », comme le fait le beau-frère psychiatre du conférencier, cela passe très bien, cela n'arrête pas l'interlocuteur ; mais si on déplace les termes psychanalytiques dans un discours populaire, par exemple, l'effet d'ironie est immédiat du seul fait du déplacement. En même temps qu'une dérision du

savoir spécialisé, quelque chose de la singularité de ce discours surgit. J'adore pratiquer ces déplacements, plonger dans le « carnaval » de la langue.

II DANS TOUTS VOS LIVRES JE VOIS LE REFUS DU SÉRIEUX ET DE LA LOURDEUR MÊME SI LE PROPOS EST GRAVE.

LS Bien sûr. En ce moment, je relis Barthes avec délice. Il écrit : « *Le romanesque, c'est l'abandon de l'esprit de sérieux.* » D'où ma pointe contre les savoirs spécialisés, totalisants, hégémoniques. D'où ma satire sur l'usage qui est fait de la psychanalyse - l'usage, n'est-ce pas, pas la psychanalyse - non pas pour éclairer mais pour intimider. C'est ça le sérieux, et j'ai horreur du sérieux. Parce que je suis sérieuse avec la littérature (rires). ... /...

II PARMI LES NOMBREUX AXIOMES QUE CITE LE CONFÉRENCIER IL Y A CELUI-CI : « *LA MISÈRE DE LA CONVERSATION EST UN SUICIDE SOCIAL.* » CROYEZ-VOUS À CETTE FORME AXIOMATIQUE DE LA LITTÉRATURE ?

LS La littérature qui fonctionnait par axiomes au XVIIIe siècle n'est plus possible aujourd'hui. Il faut que la littérature ait une idée de sa puissance et qu'elle soit triomphante pour s'affirmer sous cette forme. Ce n'est plus du tout le cas aujourd'hui : la littérature n'est plus sûre d'elle, elle doute de sa puissance, elle doute du langage. Ce serait ridicule de faire une littérature axiomatique aujourd'hui, mais cela m'amusait de conserver la forme délicate de

cette littérature du XVIIIe siècle et de lui donner des contenus contemporains.

II DANS VOS ROMANS ON RETROUVE UN NARRATEUR ÉRUDIT, DONT LA CULTURE ET LE VOCABULAIRE CHOISI SONT MIS À MAL PAR L'IRRUPTION DE LA TRIVIALITÉ ET DE LA SEXUALITÉ DANS LE DISCOURS. VOS PERSONNAGES NE SONT PAS DES INTELLECTUELS PURS, ILS SONT HANTÉS PAR LE CORPS.

LS Ils sont peut-être humains, tout simplement. Cet écartèlement entre nos idéaux sublimes, nos belles idées contrariées ou contredites par nos vies qui ne sont pas sublimes... c'est ça l'humain, c'est ça que j'aime ! Et en même temps, le projet même du livre, ressusciter la conversation, est une utopie. Je ne veux pas penser la même chose de la littérature.

II LA CONFÉRENCE DE CINTÉGABELLE M'A FAIT PENSER À UNE PIÈCE DE JAVIER TOMEU, *MONSTRE AIMÉ*. LA CONNAÎSSEZ-VOUS ?

LS Oui, et je l'adore. J'ai adoré aussi *La Conversation* de Lorette Nobécourt ou les romans d'Éric Chevillard, d'Yves Pagès et d'autres. J'ai l'impression, en les lisant, que la conversation, aujourd'hui, a trouvé refuge dans la littérature. La lecture, d'ailleurs, n'est-elle pas une forme de la conversation ?

Page des Libraires
Avril/Mai 1999

LE FRANÇAIS POUR MÉMOIRE

LYDIE SALVAYRE

IL SERAIT PRÉTENTIEUX ET INCONGRU DE VOULOIR ÉMETTRE DES HYPOTHÈSES PSYCHOLOGIQUES À PROPOS DE L'ŒUVRE LITTÉRAIRE D'UN PSYCHIATRE. LYDIE SALVAYRE, POURTANT, INVITE SON LECTEUR À LE FAIRE. PAS DIRECTEMENT, ET EN TOUT CAS SANS OSTENTATION. MAIS IL Y A TROP DE THÈMES QUI REVIENNENT DANS SES ROMANS, TROP SOUVENT LE MÊME LIEU QUE L'ÉCRITURE HANTE, POUR NE PAS Y VOIR LA SOURCE CACHÉE DE SON ÉCRITURE.

VOICI UNE FEMME

qui travaille sur la langue, lorsqu'elle écrit (ou lorsqu'elle lit) et sur le corps malade lorsqu'elle vient en aide à ses patients. Les deux, la langue et le corps, sont liés en permanence dans son œuvre. Si elle est née dans le Loir-et-Cher, Lydie Salvayre le doit au hasard des pérégrinations de ses parents, réfugiés espagnols. Après avoir connu le triste camp d'Argelès, ceux-ci, devenus ouvriers agricoles par la force de l'Histoire louent leur service en fonction de la demande.

Du côté de sa mère catalane, on est anarchiste et la tradition est bien implantée dans le village: Fatarella. Le futur père fait partie de l'armée républicaine, placée sous le commandement du général Lister. Il rencontre sa future femme au camp d'Argelès et c'est là que sera conçue la soeur aînée de Lydie Salvayre. La rencontre entre les deux parents a été racontée, de façon romancée dans *La Puissance des mouches*. (...) Envoyés dans une usine d'armement, les jeunes amants sont séparés. Ils se retrouveront à la gare de Langogne (Lozère) : ils s'étaient si peu vus qu'ils ont bien failli ne pas se reconnaître. Ils vont vivre un temps, réfugiés dans des grottes près de Sarlat.

Le père de Lydie Salvayre appartenait à une famille bourgeoise «dégénérée» : le grand-père étant un riche propriétaire terrien andalou, le père est peu habitué à travailler et vivra dans la douleur toute sa vie de prolétaire. Il nous disait souvent : « vous n'êtes pas des filles de prolétaires mais des filles de politiques. »

Après avoir suivi les saisons et les emplois qui la conduirent donc dans le Loir-et-Cher, la petite

famille (Lydie Salvayre vient de naître) va vivre à Fronton près de Toulouse dans une ferme communautaire constituée de Républicains espagnols. (...) Dans la communauté où ils vivent, les gens ne se sont pas choisis. Ils viennent d'horizons et de milieux différents et finissent par ne plus s'entendre. La famille déménage à nouveau; Lydie Salvayre a trois ans. Ils vont s'installer à Auterive à huit kilomètres de Cintegabelle. On reste sur un sol où les réfugiés vivent nombreux. (...) Le père trouve alors du travail dans le bâtiment (et ses mains calleuses nourriront plus d'un personnage des romans à venir). La mère propose ses travaux de couture et elle nous élève mélancoliquement. Lydie Salvayre se souvient des chansons espagnoles qu'elle chantait sans cesse. Le deuil de l'Espagne se fait ainsi. Sans en accepter la réalité. Pour preuve, le père n'investit jamais la langue française pour la plus grande honte de sa fille. Avec la scolarisation des soeurs les contacts avec la population française se font plus courants. L'école apporte également le français dans la maison. Ce sont les enfants qui sont les professeurs. (...)

L'école primaire, c'est donc les premiers pas dans la langue française et peut-être donc déjà une étape dans l'affranchissement. Après l'école, le soir il y a les arts ménagers et la rencontre avec le directeur M. Filhol «*qui était un type extraordinaire pour les mômes.*» Les premiers livres, les premières lectures viennent de lui. Il prête à Lydie Salvayre des titres dont elle se souvient encore : *Sans Famille*, *Maria Chapdelaine*, *Han d'Islande*. «*Ces lectures me*

laissent vraiment sur le cul». Et engagèrent la future romancière sur la voie de la lecture passionnée.

C'est à cette époque également, alors qu'elle a tout juste dix ans qu'elle découvre le cinéma. Grâce à une amie. Elle peut parfois assister sans payer aux projections. Je découvre ce que c'est que l'art en allant voir un film qui s'appelle *Quand passent les cigognes* où pour la première fois je pense à autre chose que l'histoire. (...)

On ne peut pas croire à une vie, si jeune, déjà tournée vers l'art, la lecture, le cinéma. Alors bien sûr, Lydie Salvayre avoue avoir rêvé aux garçons, comme toutes les filles et contre le père avec la complicité de la mère. Mais il y a Fatarella. Le nom de ce village catalan qui revient avec insistance dans l'œuvre. Les filles y sont avec leur mère, le père reste en France : certaines blessures de guerre civile ne sont pas prêtes à cicatriser. (...)

«*C'était un vrai bonheur d'être là-bas. Je me souviens de ma mère allant chercher l'eau à la fontaine. Je découvrais une autre mère, libérée du joug de son mari. On dormait dans un grenier à figues et à amandes douces plein d'odeurs superbes*». (...)

Fatarella est au coeur du non-dit de l'œuvre de l'écrivain. Comme si elle était plutôt née là-bas qu'en Loir-et-Cher. Fatarella c'est donc le lieu de l'exclusion du père et l'on pense à **La Puissance des mouches**, c'est le lieu du deuil pour la mère et l'on pense à **La Compagnie des Spectres**. C'est le lieu de la parole libérée et c'est toute l'œuvre de Lydie Salvayre qui s'impose à nous. Il est ainsi des terres

que l'enfance nous a appris à habiter, sans avoir besoin de s'y rendre.

L'avenir de Lydie Salvayre au sortir du collège était tout tracé : a priori elle aurait dû se retrouver à l'usine de chemises comme la plupart des filles de «*prolétaires*». Mais M. Filhol parvient à convaincre ses parents de lui laisser poursuivre sa scolarité au lycée, à Toulouse. Lydie Salvayre, interne, découvre ce qu'elle appelle aujourd'hui «*la belle liberté de la prison*».

Libérée du père et du paraître de la vie sociale, elle garde d'excellents souvenirs de la vie de lycéenne (...) Si la lecture constitue toujours une de ses principales occupations, bizarrement l'écriture reste «*inconcevable*». La jeune lycéenne dévore les livres de poche en se plongeant dans Balzac, Flaubert, Gide. Elle prend alors beaucoup de plaisir aussi aux lectures érotiques qui ont l'avantage d'accompagner la découverte du sexe en restant transgressives. Le bac de philosophie en poche, elle se destine à suivre les pas de la soeur aînée, accéder au sommet de la réussite sociale : devenir enseignante.

Elle ira jusqu'à la Licence de Lettres modernes qu'elle obtient avec un certificat de littérature espagnole. Mais alors qu'elle achève ses études à Toulouse, elle se met à lire beaucoup de psychanalyse et décide de s'engager dans de longues et abominables années d'études. (...)

Avec son mari, Lydie Salvayre quitte Toulouse pour Aix-en-Provence.

Elle va vivre une expérience fondamentale en devenant médecin résident dans un hôpital

psychiatrique (...) La règle dans cet asile est de vivre auprès des malades, d'habiter là durant quatre jours par semaine. Lydie appelle alors ses malades les fous, terme qu'elle préfère à malades mentaux.

Lydie Salvayre y restera quatre ans durant lesquels elle fera l'expérience de la violence des malades et de celle de la psychiatrie. (...)

C'est à ce moment-là, à la fin des années 70 qu'elle commence à écrire. Un de ses premiers textes est envoyé à la revue aixoise *Banana Split* que dirigent Jean-Jacques Viton et Liliane Giraudon. (...) En 1983, Lydie Salvayre change à nouveau de vie et quitte Aix pour Paris où elle va vivre seule en travaillant comme vacataire psychiatre pour enfants dans un dispensaire d'Argenteuil. (...) L'écriture s'impose de plus en plus «*comme s'il avait fallu que je me débarrasse de l'importance du social pour faire enfin ce que j'avais à faire.*» Ses lectures la conduisent du côté de Beckett, Thomas Bernhard.

A Paris, elle écrit un roman raté : **Un aller simple**. Refus des quatre ou cinq maisons d'édition auxquelles elle a adressé son manuscrit. Dans ce roman non publié, Lydie Salvayre raconte une histoire d'hôpital psychiatrique dont elle va se servir pour écrire **La Déclaration**.

La Vie commune paraît l'année suivante. «*Je l'ai écrit pour le simple désir de continuer.*» Roman sur le travail et les rapports professionnels, la jalousie, la vie étriquée et la folie. (...)

Pour autant, Lydie Salvayre ne fait pas le choix d'un métier qui serait l'écriture. Son travail de psychiatre lui tient à cœur (...). C'est Jean-Marc Roberts aux éditions du Seuil qui publie le troisième roman,

La Médaille. On reste là dans le monde du travail puisque **La Médaille** évoque la cérémonie de remises de médailles du travail dans une usine. (...) Lydie Salvayre y dénonce l'abus de pouvoir de ceux qui détiennent un savoir spécialisé et qui manipulent la langue pour mieux manipuler les individus.

Avec **La Puissance des Mouches**, Lydie Salvayre retrouve Elisabeth Gille arrivée au Seuil. Il paraît toujours excessif de parler de chef-d'oeuvre pour un roman contemporain, car on aime, pour ce faire, attendre que son auteur soit mort. Mais comment évoquer autrement un tel livre. On y retrouve cette propension au monologue, à la voix. Ici celle d'un ancien guide du musée Pascal dont la découverte de l'oeuvre va bouleverser la vie et son langage. (...) Les questions que le livre pose sont immenses mais on retiendra pour la forme, l'intégralité du chapitre neuf qui retourne l'ironie contre l'écrivain, tous les écrivains : «*Faut-il considérer (...) la lecture de Pascal comme un divertissement ?*». Il y a deux ans, Lydie Salvayre confirmait avec **La Compagnie des spectres** qui met en scène une nouvelle fois une lutte de langage : une fille et sa mère, passablement timbrée, reçoivent la visite d'un huissier venu les saisir. (...) Le roman est drôle, ironique, mais il est bâti sur une tragédie que l'auteur parvient à nous faire ressentir. L'huissier, muet du début à la fin, se rattrape dans le livre qui sort simultanément aux éditions Verticales. **Quelques conseils utiles aux élèves huissiers** où il donne sa version de la visite faite aux «*deux femmes que je n'hésiterai pas à qualifier d'infemales*».

La Conférence de Cintegabelle propose une nouvelle veine de l'oeuvre de Lydie Salvayre. Tout en s'inscrivant dans cette défense de la langue qui n'exclut ni le comique ni la modernité. Une passerelle encore pour converser avec les morts en faisant sourire les vivants.

Thierry Guichard
Le Matricule des Anges n°26, 15/07/99

LA CONFÉRENCE DE CINTEGABELLE

EXTRAITS EXTRAITS EXTRAITS EXTRAITS EXTRAITS

Première partie donc : Les intérêts de la conversation.

Le premier des intérêts de la conversation, disais-je, et non le moindre, est que la conversation jouit toujours auprès des femmes d'une extraordinaire faveur. Pas une qui ne se pâme devant un homme qui converse artistement, fût-il strabique, bedonnant, verruqueux, journaliste ou contrefait. Moi-même, par exemple, qui suis d'une plastique contestable, avec un toupet sur la tête que je mets des heures à rabattre, et de grandes oreilles, j'obtins auprès de Lucienne, pourtant réfractaire au poème et peu portée aux acrobaties langagières, j'obtins un succès immédiat dès lors que je me mis à babiller. Et je dois avouer que mes lutineries verbales et mes déclarations fleuries (j'en disposais, à l'époque, d'un jeu entier, classé par genre) firent plus, pour soulever sa jupe sévère, qu'un geste tâtonnant que d'ailleurs je ne risquai pas. Je n'étais pas si sot. Et savais pertinemment que

le sexe des femmes communique avec leurs oreilles.

Si cependant messieurs, car c'est à vous, que je m'adresse, si vous ne savez résister à l'appel de la chair, si le désir vous prend de poser votre main sur le genou de l'une d'elles, par trop concupiscible, je vous exhorte de la plus pressante manière à n'interrompre sous aucun prétexte votre prosopopée. Sans cesser de babiller, gagnez progressivement du terrain. Avancez doucement et par tractions insinuant. Tel le long serpent du désir.

Poursuivez votre reptation tout en faisant de jolies phrases. Glissez avec un parfait synchronisme des compliments à son oreille et votre main sur sa pudeur. De sonnets en serments, de serments en sonnettes, vous arriverez sans encombre jusqu'à l'endroit fatal. Une fois arrivé, ne parlez plus ! Chavirez !

Le deuxième intérêt de la conversation concerne plus particulièrement ces jeunes gens aux dents fort acérées qui briguent une grande carrière dans les Arts et les Lettres. On en trouve dans notre ville, comme partout ailleurs.

Eh oui, mes petits loups qui êtes au premier rang, sachez qu'un bon mot, une formule, un trait d'esprit serviront plus à votre succès que ne le pourraient faire le sex-appeal de votre amie, la connaissance parfaite du *De Institutione Oratoria* de Quintilien en douze volumes et même une malhonnêteté remarquable dont il est démontré qu'elle vient en France au premier rang des facteurs de réussite.

J'ai, voyez-vous, un ami dont je tairai le nom, écrivain régional, spécialiste de l'artisanat languedocien, qui, dès qu'il se trouve jeté dans le monde, s'empêtre, balbutie, regarde d'un air stupéfait ses chaussures, qui n'ont rien de remarquable, et ne sait que pousser des Ah des Oh des Euh et parfois des HiHi. Et bien que chacune de ces onomatopées recouvre un monde de perplexité et de supputations terribles, elles ne suffisent point à nourrir le feu d'une conversation lettrée. Quant aux rares fois où cet ami est invité à une émission télévisuelle, c'est pitié que de l'entendre bafouiller !

Total, son nom ne perce pas, comme disent les vulgaires.

La misère de la conversation est un suicide social.

Selon un malentendu très banal, l'on se fait sur la foi de ses piètres discours une piètre opinion de lui-même.

Ce décri dans lequel on le tient, nous le trouvons affreusement injuste. Mais le monde est ainsi fait qu'

il ne suffit pas d'être talentueux
Il faut également le paraître

Ceci sera notre fatal axiome. Dont le corollaire n'est pas moins fatal :

Paraître ce qu'on n'est pas est ridicule,
C'est comme vêtir un singe
d'un costume trois pièces.

Ou m'en vêtir moi-même. Le résultat est garanti. Je suis grotesque. Lucienne me l'a toujours dit. Qui me préférerait en survêt. A ma grande tristesse. Mieux vaut donc, semble-t-il, accommoder ses moyens à sa personne. Encore faut-il connaître ses moyens. Et connaître sa personne. Et la façon de les accommoder. Tout cela n'est pas simple. Je sens que je m'enlise. Comme chaque fois que j'essaie de penser. Je ne vois d'autre moyen, pour retomber sur mes pattes, on ne peut rêver d'expression plus appropriée, d'autre moyen que de citer Baltasar

Gracián, un philosophe que j'ai découvert depuis que ma Lulu m'a quitté, le deuil a ses bons côtés, il faut bien le reconnaître.

Lorsque le fond manque absolument, écrivait ce penseur, rien ne saurait le remplacer. Et l'on a beau soigner le *packaging*, c'est moi qui parle, l'on a beau s'efforcer d'orner coquettement le vide, le pomponner, l'entortiller dans du papier de soie, l'enrubanner avec des phrases et des chichis, le vide, obstinément, imperturbablement, demeure. Je vous laisse méditer un instant ce qui vient d'être dit, avant que de formuler l'avertissement qui va suivre... /...

Articulez correctement. Si vous avez tendance à manger les mots, exercez-vous à prononcer de plus en plus vite : il faut qu'un garde-chasse sache chasser les chats qui chassent dans sa chasse. Tout compte fait, ce conseil est idiot. Et risque d'entacher ma conférence que je veux en tout point exemplaire. Je le disais seulement dans le but de vous distraire, car je m'apprêtais mentalement à transiter vers la sixième condition :

L'Enjouement.

Pleurards, bilieux, acrimoniques et autres mal lunés, récriminateurs inlassables, donneurs de leçons amères, remâcheurs de désastres, artistes geignards qui compensez la sécheresse de votre âme par un redoublement d'effusions, rabat-joie cul contrit pour qui rire et sourire ne sont que grossièretés tout juste bonnes pour la plèbe, arrière ! arrière gémissantes gens ! Ne mouillez pas notre veste de vos larmes. Et allez vous moucher !

Nous n'avons que dégoût pour les mouches grises de la névrose qui pullulent sur vos plaies, vos pleurs, vos pus et tous vos suintements. Et vous qui extorquez du crédit aux crédules en prenant l'air effondré du philosophe, vous qui vous drapez d'un noir linceul en écrivant des vers funèbres dans l'espoir qu'ils fassent profond, hors d'ici ! Pour les hommes d'esprit que nous sommes, vous n'êtes rien de moins que des monstres. Et nous vous maudissons soixante-quinze fois !

Car, vous l'avez compris, l'enjouement, mes chers amis, est notre habit de soirée. Notre élégance.

Notre morale. Mais j'entends déjà les reproches des grincheux. L'enjouement ! Quand son épouse repose *in terra* depuis à peine soixante jours ! Quand les nouvelles du monde sont à ce point morfondantes ! Quand un Tchernobyl planétaire nous pend au nez ! Quand se prépare, si le racisme fait le chemin qu'on lui prévoit, quand se prépare un carnage général !

Eh bien, oui. Nous sommes au regret de vous le confirmer, nous saurons demeurer, en dépit de nos affres, des hommes enjoués. Nous n'ajouterons pas nos larmes aux larmes orphelines. Nous ne nous apitoierons pas sur notre sort funeste avec des bêlements. Nous ne hurlerons pas avec les loups massés dans les forêts des villes. Moi, c'est simple, dès que j'entr'aperçois un loup, même le plus débonnaire, je prends mes jambes à mon cou. C'est ma nature. Je préfère hurler dans ma chambre. Avec la radio allumée. Parce qu'il m'arrive, voyez-vous, depuis que ma Lucienne est partie, de hurler. Il m'arrive d'avoir peur, la nuit, sans elle, dans qui je me blottissais, je dis dans à dessein, car du temps de sa pleine santé, du temps de sa pétulance, elle m'agrippait d'une main impérieuse, me prenait entre ses bras énormes et me plaquait contre son ventre immense, mon toupet à hauteur de son cou. Je me sentais alors cerné de toute part par ses chairs parfumées, j'ai bien dit parfumées et je maintiens ce mot, m'étant depuis longtemps affranchi des stupides préjugés olfactifs qui nous privent des plus capiteuses fragrances, je me sentais cerné, disais-je, par ses chairs qui sentaient fort la pisse, paisible entre ses plis, noyé dans ses moiteurs, consolé, béat,

tout petit. Pour un peu, je me serais mis à baver comme un bébé. Je crois du reste que cela m'arriva. Pipi, jamais, je le précise. Mais aujourd'hui qu'elle n'est plus là, j'ai peur. Peur de ce monde qui va buter droit contre un mur si je le quitte du regard. Alors je garde les yeux ouverts jusqu'à me faire mal et souris pour amadouer le désastre.

Garder les yeux ouverts coûte que coûte, et faire des grâces au néant, telles sont, mesdames messieurs, mes petites gymnastiques, et je puis vous assurer qu'elles me musclent l'âme, vachement.

On dit que je me débats avec l'idée de la mort. Certes. Mais avec grâce, convenez-en. On dit que je ne crois plus au ciel, et peu aux hommes. C'est vrai. Mais j'aime, de façon insensée, les couleurs de l'un et la complexité des autres, et j'aurais vendu, il y a deux mois, mon âme pour ma Lulu, ma Lulu, ma Lulu, si j'avais trouvé acquéreur, ce qui était, j'en conviens, peu probable. Alors, que voulez-vous, je rigole lorsque la troupe des bien-pensants qui, tout à l'heure, me reprochait mes façons désinvoltes, lorsque la troupe des bien-pensants ceints des meilleures intentions m'accuse maintenant :

de désespérer la jeunesse lorsque j'essaie modestement de la désaveugler,

d'être un nihiliste qui exécra la vie lorsque je ne peux me résigner à celle que l'on m'offre et qui est une saloperie,

d'avoir de mauvaises manières lorsque je me refuse simplement à porter la livrée du valet ainsi que tous ses accessoires,

de faire preuve enfin d'un pessimisme irrecevable, voilà le mot lâché, lorsque c'est mon

goût bafoué de la beauté, de la grandeur, de l'élégance qui me jette dans le chagrin, puis du chagrin dans la colère, et de la colère dans la conversation où je retrouve, doucement, un certain enjouement... /...

Paraître ordinaire, voilà le cadet des soucis pour ceux-là qui pratiquent la conversation que nous allons à présent étudier :

La Conversation Politique.

Désappointé par le monde littéraire, contrairement à ce que j'avais laissé croire à Lucienne dès mon retour de Paris, mais c'était pour me faire valoir, d'ailleurs en pure perte, puisqu'elle était plongée dans un coma stade 4, dont elle ne reviendrait pas, désappointé, disais-je, par les écrivains de Paris, je décidai d'explorer cette fois le monde politique.

Mon ami l'écrivain régional, qui avait de l'entregent, me présenta à un député du nom de Bezons. Ce dernier m'accorda, peu après, un entretien dans ses locaux.

Ce Bezons portait un pantalon vaste soutenu par des bretelles fantaisie et promenait dans son bureau un abdomen majestueux.

Je lui posai quelques questions sur l'exercice de ses fonctions, dont certaines perfides, je le confesse. Il ne fut jamais pris de court, eut quelques belles indignations, articula trois fois, d'un ton d'extase, le mot de dignité, caressa son gros ventre d'une main satisfaite et mentit avec un aplomb en tout point remarquable.

Je déduisis, à l'écouter, qu'il n'était jamais aussi heureux qu'en campagne électorale, où il se livrait à ses deux passions favorites : les basses chicanes et le maquignonnage des voix, faisait cent promesses, les mêmes toujours, avec un air de dévouement, se grisait de bravos, enflait la voix chaque fois que le

mot liberté parvenait à ses lèvres, c'est-à-dire souvent, buvait du blanc avec la base, trinquait à la bonne vôtre, riait à la renverse, faisait un discours cent pour cent réversible, donnait des claques dans des dos très dociles et, à force qu'on le priât, en sortait une, sur son rival républicain, un juif, on était entre nous, et il fallait bien rire un peu, nom de nom, la politique c'est pas que la tragédie.

Bezons, je le compris, était un homme dangereux. Je me dus de constater néanmoins, en discutant à son sujet avec ses administrés les plus proches, qu'il séduisait terriblement. Tous vantaient son absence de vergogne qu'ils appelaient audace, sa roublardise qu'ils qualifiaient de ruse et sa grossièreté qu'ils nommaient benoîtement franc-parler. Ils le trouvaient, en un mot, impayable. Ils avaient tort. Car il savait se payer grassement sur le butin de la patrie.

De ces divers témoignages, je tirai quelques remarques fort générales que je vous livre à présent : La première, mesdames messieurs, est que les hommes politiques, en consacrant comme ils le font le mensonge, l'imposture, le manquement à la parole et la canaillerie, contreviennent de la plus brutale manière à la splendeur de la conversation dont ils conchient tous les principes. Je sais, je devrais dire tout cela avec plus de façons. Mais je suis las et plus que las de faire le gracieux. Et me refuse à distinguer, dans la bassesse, des degrés.

La deuxième remarque découle de la première. C'est que l'essentiel des discours en politique consiste à tout promettre à tous et dans des formes très grossières, tant est prégnant le préjugé selon

lequel trop de subtilité égare le bon peuple. Et malheur à qui osera prétendre que ces promesses ne sont qu'infectes tromperies. Malheur à qui affirmera que cet ordre est malade et qu'on le voudrait moins vachard. Il sera, séance tenante, cité à comparaître et accusé, le traître, d'avoir la démocratie en détestation.

La dernière, enfin, est que la corruption en politique confère à ses représentants une autorité remarquable, le peuple supposant aux corrompus une capacité à feindre et à rouler autrui dans la farine bien supérieure à celle de l'homme moyen. Mais sert-il de dire ces choses ? Et mes désillusions ne risquent-elles pas de profiter à l'ennemi ?

Une fois notés, mesdames messieurs, ces désabusements, ainsi que d'autres dont je vous fais grâce, car ils étaient de la même eau, je fus saisi d'un sursaut salutaire qui m'amena à formuler cet axiome qui frise, à faire peur, le slogan révolutionnaire :

Si l'on peut longtemps abuser un peuple,
l'on ne peut le duper toujours.

Puis je résolus, le jour même, de ne jamais croiser sur mon chemin l'engeance politique. Sous peine de finir dans la peau d'un terroriste. Ce qui m'ennuierait beaucoup. Car je suis d'un naturel peureux. Et j'ignore tout du maniement des armes .../...

DENIS

COMPAGNIE DU GRAND DÉSHÉRAGE

WETTERWALD

APRÈS des humanités classiques et philosophales,
compose ses **premières chansons**

ANNÉES 70

Carrière (?) dans la chanson

Auteur-compositeur-interprète

Enregistre 3 disques 33 tours

Nombreuses tournées en Suisse, Belgique, Québec

ANNÉES 80

Participe à de **nombreux festivals**: B.D. d'Angoulême, Le Marais, Printemps de Bourges. Performance d'acteurs de Cannes, Québec, Avignon ...

Enregistre son quatrième 33 tours avec Bernard Lubat
Obtient la **Tasse d'or à Cannes** pour son premier spectacle solo :

Denis Wetterwald et son orchestre

(Mise en scène Christian Remer)

Réalise une série d'émissions à la Radio-Suisse-Romande : **On va vers l'été**

Comédien dans un long métrage de J.D. Lafond à Montréal : **Voyage au bout de la route**

Crée sa compagnie :

Compagnie du Grand Désherbage

ANNÉES 90

Commence un travail sur l'oeuvre d'Alexandre Vialatte :

- Une exposition avec J.J. Martin :
- **A.Vialatte un adolescent chimérique**

- Deux films vidéo avec Carole Chevrier :
- **A.Vialatte une évocation**
 - **A.Vialatte et Jean Dubuffet, une cocasse complicité**

- Deux spectacles :
- **De l'orthographe et autres oiseaux rares** créé au Théâtre du Tourtour
 - **L'homme n'est que poussière, c'est dire l'importance du plumeau** d'après des chroniques d'A. Vialatte à Avignon
(Mise en scène Christian Remer)

- Réalise pour **France-Culture** dans la série **Une vie une oeuvre** :
Alexandre Vialatte un adolescent chimérique

Ecrit pour les éditions Julliard la préface des **Chroniques des grands micmacs**
Crée le **Prix littéraire Alexandre Vialatte. Premier lauréat Réjean Ducharme pour Dévadé**, Gallimard

Ecrit la version définitive de :
Denis Wetterwald et son orchestre donnée deux mois à Paris

Critique littéraire pour **Politis**. Ecrit dans différentes revues dont La Gazette Médicale ou l'Atelier du Roman

Publie en Mai 1996 :
Alexandre Vialatte, Castor Astral

Crée **Jeanne, histoire d'une fille de France** d'après l'oeuvre de Joseph Delteil au festival d'Avignon 1996 avec Valérie Lentzner (Mise en scène Raymond Segré)

Etablit la publication de la **Correspondance croisée Alexandre Vialatte - Jean Paulhan - Max Brod**

Participe à plusieurs **Rencontres pour lire** animées par François de Cornière en Basse-Normandie

Publie :
Joseph Delteil, les escales d'un marin étrusque, Christian Pirot, 1999

Création en août 1999 de l'adaptation pour la scène du **Jour avant le lendemain** de **Jorn Riel** (éditions Gaïa) aux rencontres de l'Aubrac consacrées aux Génies conteurs du Nord

Publication en octobre 1999 chez Christian Pirot de **Denis Wetterwald et son Orchestre** et des textes de chansons accompagnés d'un C.D.
Dirige un Dossier H (ex **Cahier de l'Herne**) consacré à **Louis Calaferte**

Assure pendant 4 ans l'animation d'un atelier d'écriture à Chatou (78)

UN HOMME AUX MULTIPLES TALENTS COMÉDIEN, CHANTEUR, AUTEUR COMPOSITEUR, ÉCRIVAIN

« Il m'a toujours semblé que nous étions ici-bas pour être heureux, pour cueillir les plaisirs, pour jouir ; et le paradis, ce sera justement la société du plaisir. » Pas de doute : Denis Wetterwald a adopté cette phrase de Joseph Delteil à la lettre, ne cédant jamais ni aux obligations, ni aux compromis d'aucune sorte, réalisant toujours les projets qui lui tenaient à coeur. En cela, il affirme ne se sentir nullement comédien, n'étant pas *« à la merci de rôles indigents »*.

Dans les années 70 et jusqu'au milieu des années 80, Denis Wetterwald sillonne la France entière comme chanteur, auteur-compositeur, donnant jusqu'à 100 concerts par an. Il écrit alors des chansons *« incompréhensibles »* dit-il, est accompagné d'un guitariste et enregistrera 4 disques dont le dernier **Mais où il va chercher tout ça** en compagnie de Bernard Lubat. Sa rencontre avec l'oeuvre d'Alexandre Vialatte le détourne de cette première vocation. Il crée un spectacle intitulé dans un premier temps **De l'orthographe et autres oiseaux rares**, puis **L'homme n'est que poussière, c'est dire l'importance du plumeau**, inventant un personnage, trouvant un fil conducteur, sélectionnant ses chroniques, en s'attachant à respecter leur intégralité pour ne pas souligner seulement l'humour ou les jeux de mots de Vialatte - la facette la plus connue de son écriture - mais aussi la veine nostalgique de son oeuvre ; il crée également une

exposition **Alexandre Vialatte, un adolescent chimérique** où il prend le parti - outre de retracer un parcours biographique - d'analyser son oeuvre, de la donner à lire et à comprendre. De son expérience de chanteur, Denis Wetterwald tire un spectacle particulièrement drôle et intelligent, **Denis Wetterwald et son orchestre**, où il manie une langue profuse, jouant sur les sens des mots et leur glissement logique et illogique, donnant à vivre aux spectateurs chanceux un moment farfelu et réjouissant. Accepterait-il que l'on compare son écriture à celle de Vialatte qu'il admire tant ? Lorsque, à la sortie de son spectacle **L'homme n'est que poussière...** donné dernièrement, un spectateur s'exclamait, séduit : « Vous êtes le meilleur 'lecteur' d'Alexandre Vialatte », celui-ci répondait élégamment « Non, le seul ! »

Avec la création de **Jeanne, histoire d'une fille de France**, il s'attaque au monde de Joseph Delfeil, à sa langue foisonnante, sensuelle et généreuse en adaptant son **Jeanne d'arc**. Encore une fois, il donne vie sur scène à une langue : « C'est pour rendre à la parole sa vraie place que la compagnie du Grand Désherbage (compagnie qu'il a créée, ndr) s'attache à proposer des spectacles où le mot est roi. Que ce soit dans l'humour ou le sourire, à travers des créations originales ou des textes d'écrivains rares, nos mises en scène sont au service du texte en évitant au maximum toute illustration ou redondance. » Il a conçu, en parallèle, une autre exposition permettant de mieux pénétrer encore cette oeuvre. Denis Wetterwald aime proposer ainsi pour les auteurs qu'il aime un parcours à plusieurs

temps - spectacle, exposition et rencontre lecture - (...) Parfois l'aventure se prolonge jusqu'à la publication d'un livre, hommage rendu à l'auteur admiré. Il ne se sent pas pour autant l'âme d'un organisateur, mais aime à rencontrer les gens, à faire partager ses enthousiasmes. Ainsi a-t-il mis en place des rendez-vous réguliers à la Bibliothèque municipale de Beauvais, a collaboré aux Rencontres pour lire de François de Cornière en Basse-Normandie (autour de Vialatte bien sûr, mais également de Pierre Autin-Grenier et prochainement d'Alphonse Allais). Installé depuis peu en Touraine, au confluent de la Loire et de la Vienne, spectacle sublime et quotidien dont il ne se lasse pas, Denis Wetterwald espère qu'il trouvera en région Centre des structures qui souhaiteront travailler avec lui. (...)

Il espère aussi pouvoir concrétiser prochainement l'admiration qu'il voue à Georges Perros, Marcel Moreau, Pierre Albert-Birot, Jacques Audiberti, Louis Calaferte, Albert Cossey et tant d'autres. (...)

MARIE-PIERRE RIQOLLET
ET CAETERA n°12, 09/1999

BIBLIO

Alexandre Vialatte,
Castor Astral, (Tombeaux), 1996
Joseph Delfeil, les escales d'un marin étrusque,
Christian Pirot, 1999

À paraître :

Louis Calaferte, Castor Astral, (Tombeaux)
Denis Wetterwald et son orchestre, Christian Pirot

DENIS WETTERWALD
COMPAGNIE DU GRAND DÉSHERBAGE
7, RUE DU CHANOINE MICHELET
37500 CANDÉS-SAINT-MARTIN
TÉL./FAX : 02 47 95 85 80

La Médiathèque a déjà reçu...

1998

Des nouvelles d'Amérique latine
Silvia Baron Supervielle
Susana Lastreto, Marilu Marini, Rodolfo de Souza

Janvier

Jeunes poètes contemporains
Textes lus par Antoine Girard
En présence de Jean-Pascal Dubost, écrivain

Février

Lecture Annie Saumont
Cie Clin d'œil

Mars

Les Ambassades : 'Ecrivains traducteurs'
René de Ceccatty
Lecture Cie Frasil

Octobre

Rencontre avec Marieke Aucante
pour son livre « Elle et lui »
Lecture Nathalie Bauchet

« Une noire vaut une blanche »
Textes de Dorothy Parker
Mise en scène Hervé Colin

Novembre

« La découverte de l'Afrique »
Textes de Raymond Cousse
Compagnie du Champ de l'Alouette
France Jolly

« Poèmes pour ouvrir les portes »
Lecture Claude Vercey
Collectif Impulsion

1999

Sylvaine Zaborowsky
Théâtre
Lecture Françoise Le Meur, Rati Indart Rougier

Janvier

L'humour, la poésie
Lecture par les comédiens de l'Atelier 360°

Février

Jeunes poètes français contemporains :
Cheyne Editeur, Jean-François Manier
Laurent Girerd
Lecture Antoine Girard, Pénélope Perdereau, Florent Founès

Mars

Les Ambassades : « Ecrire l'intime »
Rencontre avec Xavier Bazot
Lecture Marc Roger
Avec la participation de Françoise Simonet

Rencontre avec Jean-Jacques Sergent, typographe
Présentation de son travail éditorial

Octobre

Claude Antonini chante Les poètes du Chat Noir
Jacques Lambour dit Gaston Couté

Le Théâtre de L'En'Acte présente « Lettres à un jeune poète »
Le Livre de la Pauvreté et de la Mort de Rainer Maria Rilke



Illustration de couverture empruntée à François Righi
In : Sais-je (Un Manifeste), Le Tailleur d'Images, 1991

Je ne suis pas une commentateur des lectures,
Je ne suis le table est si vite et cholelithose,
Je ne suis pas un élé et pas un élé,
Je ne suis pas un élé -

Lydie tel que -

Une Lydie à Romorontin
C'est comme 2 croissants-beurre
à 8 heures du matin
--- de préférence --- au lit!!!

Denis Watterwaal